

# Sélection de textes

**Objectif : Fournir aux enseignants, parents, bénévoles un choix de textes pouvant servir de supports à diverses activités : lecture vocale, résumé de texte, exercice de compréhension, mise en scène, suite à imaginer, etc.**

1. [Sports d'hiver](#) (Pierre Wolff) - 209 mots
2. [Le paysan et la cassette](#) (M. Duvernoy ) 296 mots
3. [Le voleur bienfaisant](#) (Prosper Mérimée) – 344 mots
4. [Le moulin de Maître Cornille](#) (Alphonse Daudet) – 382 mots
5. [Le nouveau](#) (Gustave Flaubert) – 394 mots
6. [Frédéric Chopin enfant](#) (Suzanne Sens) - 434 mots
7. [Dangereuse méprise](#) (Louis Pergaud) – 448 mots
8. [Un beau coup de fusil](#) (Paul Arène) – 492 mots
9. [Renart et les poissons](#) (Le roman de Renart) – 541 mots
10. [Chasse aux rouges-gorges](#) (René Chambe) – 851 mots
11. [Bimbamboulor](#) (Conte de Jakob et Wilhelm Grimm) – 882 mots
12. [Le cordonnier qui rêvait](#) (Conte hollandais) - 1 242 mots
13. [L'oie d'or](#) (Conte de Jakob et Wilhelm Grimm) – 1 385 mots
14. [La gardienne d'oie](#) (Conte de Jakob et Wilhelm Grimm) - 1 538 mots
15. [Le fidèle Jean](#) (Conte de Jakob et Wilhelm Grimm) - 3 140 mots
16. [Renart et les marchands](#) (Le Roman de Renart) – 700 mots

# Sports d'hiver

Le lendemain, on me proposa une promenade en bobsleigh.<sup>1</sup>

« Ça, monsieur, ça vous amusera.

- Aucun danger, n'est-ce pas ?

- Vous serez six, celui de tête tiendra le volant et, comme vous n'êtes pas entraîné...

- Mais si, je suis entraîné.

- Alors, on vous mettra en queue. »

Me serais-je trop avancé ? Non ! En queue, je tomberai sur les autres, je ne risque rien.

Et nous voilà partis. C'est magnifique ! Quelle douceur, cette course dans le silence ! Un skieur veut nous dépasser, il tombe, bravo ! Dorénavant, je ne ferai plus que du bobsleigh. En nombre, d'ailleurs, on est immédiatement plus sûr de soi, plus courageux. Il me semble que nous n'avancions pas. Ne vous en faites pas, dans quelques secondes nous serons à 80. À 80 ! J'enlace de mes deux bras celui qui est devant moi. D'un coup de coude, il me rejette en arrière.

Un cri :

« Penchez à droite !

- Pourquoi ?

- Un virage... gare... Freinez, l'homme de queue.

- Quoi

- Freinez ! Freinez !

- Avec les pieds ?

- Mais non, freinez avec le frein.

- Quel frein ? »

Je n'ai rien compris. Nous culbutons et quelle culbute ! Un ami m'a conseillé de m'acheter des patins.

**Pierre Wolff**

---

1- Bobsleigh : Traîneau articulé à plusieurs places, destiné à glisser très rapidement sur des pistes de glace spécialement aménagées.

# Le paysan et la cassette

Un paysan se désolait de voir son bien diminuer de jour en jour sans qu'il pût s'expliquer pourquoi. Depuis que sa femme était morte, il semblait qu'un mauvais sort eût été jeté sur sa maison. Ses bestiaux dépérissaient ou mouraient, les vaches donnaient peu de lait, les poules ne pondaient guère, les récoltes étaient maigres.

Il alla demander conseil à un de ses voisins, vieillard réputé pour sa sagesse et sa grande expérience. Celui-ci, après avoir réfléchi, prit une petite boîte qu'il ferma et cacheta soigneusement.

« Voici, dit-il, une cassette très précieuse, je vous la confie pour un an. Chaque jour portez-la dans toutes les pièces de votre maison de la cour au grenier, et quelquefois aussi au milieu de vos champs. Mais il faut que personne ne se doute de rien. Gardez donc le secret sur tout ceci et revenez me voir dans un an. Je crois que vous serez content. » Le paysan prit la boîte, remercia et rentra chez lui.

Dès la première semaine, en parcourant sa maison, comme il lui était recommandé, le paysan fit d'étranges découvertes. Il rencontra dans la cave un domestique qui buvait son vin ; à l'écurie, il trouva vide la mangeoire des bêtes ; à la cuisine, une servante vendait des oeufs qu'elle avait dérobés ; dans un champ, le charretier dormait à côté de la charrue. Le fermier se fâcha, renvoya les coupables, obtint plus de travail et mit fin au désordre.

Au bout de l'année, il eut la joie de constater que ses affaires prospéraient de nouveau. Tout pénétré de reconnaissance, il retourna chez son voisin et lui rendit la boîte merveilleuse :

« Vous m'avez sauvé de la ruine, dit-il. Si jamais je me retrouve dans la gêne, vous me permettez de vous redemander votre cassette. »

**M. Duvernoy**

# Le voleur bienfaisant

Certain pauvre colporteur des environs de Campillo conduisait à la ville une charge de vinaigre. Ce vinaigre était contenu dans des outres, suivant l'usage du pays, et porté par un âne maigre, tout pelé, à moitié mort de faim.

Dans un étroit sentier, un étranger, qu'à son costume on aurait pris pour un chasseur, rencontre le vinaigrier ; et dès qu'il voit l'âne, il éclate de rire :

« Quelle haridelle as-tu là, camarade ! s'écrie-t-il. Sommes-nous en carnaval pour la promener de la sorte ? Et les rires ne cessaient pas.

- Monsieur, répondit tristement l'ânier piqué au vif, cette bête, toute laide qu'elle est, me gagne mon pain. Je suis un malheureux, moi, et je n'ai pas d'argent pour en acheter une autre.

- Comment, ! s'écria le rieur, c'est cette hideuse bourrique qui t'empêche de mourir de faim ? Mais elle sera crevée avant une semaine. Tiens continua t-il en lui présentant un sac assez lourd, il y a chez le vieux Herrera un beau mulet à vendre ; il en veut 1500 réaux, les voici. Achète ce mulet dès aujourd'hui, pas plus tard, et ne marchande pas. Si demain je te trouve par les chemins avec cette effroyable bourrique, aussi vrai qu'on me nomme José Maria, je vous jetterai tous les deux dans un précipice. »

L'ânier resté seul, le sac à la main, croyait rêver.

Les 1500 réaux étaient bien comptés. Il savait ce que valait un serment de José Maria et se rendit aussitôt chez Herrera, où il se hâta d'échanger ses réaux contre un beau mulet.

La nuit suivante, Herrera est éveillé en sursaut. Deux hommes lui présentaient un poignard et une lanterne sourde à la figure :

« Allons, vite, ton argent !

- Hélas ! mes bons seigneurs, je n'ai pas un cuarto sur moi.

- Tu mens ; tu as vendu hier un mulet de 1500 réaux que t'a payé un tel, de Campillo. »

Ils avaient des arguments tellement irrésistibles, que les 1 500 réaux furent bientôt donnés ou, si l'on veut, rendus.

**Prosper Mérimée**

# Le moulin de Maître Cornille

Le moulin tournait chaque jour, mais, chose singulière, la chambre de la meule était vide... Pas un sac, pas un grain de blé, pas la moindre farine aux murs ni sur les toiles d'araignées... On ne sentait pas même cette bonne odeur de froment écrasé qui embaume dans les moulins... L'arbre de couche était couvert de poussière et le grand chat maigre dormait dessus. La pièce du bas avait le même air de misère et d'abandon : un mauvais lit, quelques guenilles, un morceau de pain sur une marche d'escalier, et puis, dans un coin, trois ou quatre sacs crevés d'où coulaient des gravats et de la terre blanche.

C'était là le secret de Maître Cornille. C'était ce plâtre qu'il promenait le soir sur les routes pour sauver l'honneur du moulin et faire croire qu'on y faisait de la farine... Pauvre moulin ! Pauvre Cornille ! Depuis longtemps les minotiers leur avaient enlevé leur dernière pratique. Les ailes viraient toujours, mais la meule tournait à vide.

La petite-fille de Cornille et son fiancé revinrent tout en larmes me conter ce qu'ils avaient vu. J'eus le coeur crevé de les entendre... Sans perdre une minute, je courus chez les voisins, je leur dis la chose en deux mots, et nous convînmes qu'il fallait, sur l'heure, porter au moulin Cornille tout ce qu'il y avait de froment dans les maisons. Sitôt dit, sitôt fait. Tout le village se met en route, et nous arrivons là-haut avec une procession d'ânes chargés de blé - du vrai blé, celui-là. Et voilà les sacs qui s'entassent devant la porte et le beau grain roux qui se répand à terre de tous côtés.

Maître Cornille ouvrait de grands yeux. Il avait pris du blé dans le creux de sa vieille main et il disait, riant et pleurant à la fois :

« C'est du blé ! Seigneur Dieu ! Du bon blé... Laissez-moi que je le regarde. »

Puis se tournant vers nous :

« Ah! je savais bien que vous reviendriez... Tous ces minotiers sont des voleurs. »

Nous avions tous des larmes dans les yeux de voir le pauvre vieux se démener de droite et de gauche, éventrant les sacs, surveillant la meule, tandis que le grain s'écrasait et que la fine poussière de froment s'envolait au plafond.

**D'après Alphonse Daudet**

# Le nouveau

« Levez-vous, dit le professeur. »

Il se leva ; sa casquette tomba. Toute la classe se mit à rire. Il se baissa pour la reprendre. Un voisin la fit tomber d'un coup de coude, il la ramassa encore une fois.

« Débarrassez-vous donc de votre casque, dit le professeur, qui était un homme d'esprit. »

Il y eut un rire éclatant des écoliers qui décontenança le pauvre garçon, si bien qu'il ne savait s'il fallait garder sa casquette à la main, la laisser par terre ou la mettre sur sa tête. Il se rassit et la posa sur ses genoux.

« Levez-vous, reprit le professeur, et dites-moi votre nom. »

Le nouveau articula, d'une voix bredouillante, un nom inintelligible.

« Répétez ! »

Le même bredouillement de syllabes se fit entendre, couvert par les huées de la classe.

« Plus haut ! cria le maître, plus haut ! »

Le nouveau, prenant alors une résolution extrême, ouvrit une bouche démesurée et lança à pleins poumons, comme pour appeler quelqu'un, ce mot : Charbovari.

Ce fut un vacarme qui s'élança d'un bond, monta en crescendo avec des éclats de voix aigus (on hurlait, on aboyait, on trépignait, on répétait : Charbovari ! Charbovari !) puis qui roula en notes isolées, se calmant à grand-peine, et parfois qui reprenait tout à coup sur la ligne d'un banc où saillissait encore ça et là, comme un pétard mal éteint, quelque rire étouffé.

Cependant, sous la pluie des pensums<sup>1</sup> l'ordre peu à peu se rétablit dans la classe, et le professeur, parvenu à saisir le nom de Charles Bovary, se l'étant fait dicter, épeler et relire, commanda tout de suite au pauvre diable d'aller s'asseoir sur le banc de paresse, au pied de la chaire.

Il se mit en mouvement mais, avant de partir, hésita.

« Que cherchez-vous ? demanda le professeur.

- Ma cas..., fit timidement le nouveau, promenant autour de lui des regards inquiets.

- Cinq cent vers à toute la classe ! exclamé d'une voix furieuse, arrêta une bourrasque nouvelle.

Restez donc tranquilles, continuait le professeur indigné, et s'essuyant le front avec son mouchoir qu'il venait de prendre dans sa toque. Quant à vous, le nouveau, vous me copierez vingt fois le verbe *ridiculus sum*<sup>2</sup>. »

Puis, d'une voix plus douce : « Eh ! vous la retrouverez, votre casquette ; on ne vous l'a pas volée. »

**Gustave Flaubert<sup>3</sup> « Madame Bovary »**

---

1 - Un pensum c'est un devoir supplémentaire imposé à un élève par punition.

2 - L'expression latine « *ridiculus sum* » signifie « je suis ridicule ».

3 - Gustave Flaubert (1821-1880) est l'un des plus grands écrivains français. C'est son premier roman, *Madame Bovary*, qui le rendit célèbre.

# Frédéric Chopin enfant

Cette nuit d'hiver était glaciale. Varsovie grelottait sous une épaisse couche de neige, et, depuis quelques heures, la tempête s'était mise de la partie. Une aigre bise venue de l'est cernait les maisons, s'infiltrait par les fenêtres, ébranlait les volets, parcourait les corridors, faisait trembler les portes, ronfler les cheminées et vaciller les flammes des bougies...

Dans sa chambre située au dernier étage de la pension Chopin, la servante s'éveilla, prêta l'oreille et crut s'évanouir de frayeur. Aux plaintes de la tempête, aux claquements des portes et fenêtres, se mêlait un autre bruit, harmonieux celui-là, quelque chose comme un chant, une mélodie légère... Ce ne pouvait être qu'une voix d'outre-tombe, bien sûr ! Et la Varsoviennne bondit hors de son lit, traversa les couloirs, dévala les escaliers pour surgir, hors d'haleine, dans la chambre où dormait Nicolas Chopin, le directeur de la pension, aux côtés de Justinia, son épouse :

« Venez vite, cria la servante. Il y a des revenants dans le salon ! »

Dans le salon ? Dans la pièce où trônait l'imposant clavicorde<sup>1</sup> ? Qui pouvait fréquenter le salon à pareille heure ? Nicolas Chopin réfléchit. L'appartement était assez vaste pour recevoir cinq pensionnaires, en plus des quatre enfants Chopin : Louise, Frédéric, Isabelle et Emilie. Lequel, parmi ces neuf enfants avait eu l'idée saugrenue de se rendre au salon au milieu de la nuit ?

« Allons voir ! dit résolument le maître de maison, en s'emparant d'un chandelier. Allons voir ces fameux revenants ! »

Toute la tribu, père, mère, servante, Louise, la fille aînée, en chemise de nuit et bougeoir à la main, se retrouva à la porte du salon et s'arrêta pour tendre l'oreille. Pas de doute ! Le clavicorde résonnait dans le salon, d'une petite voix grêle, légère, harmonieuse et comme hésitante. Mais qui pouvait jouer du piano à pareille heure ?

La porte ouverte, le petit Frédéric apparut, juché sur le haut tabouret, grelottant dans sa longue chemise de nuit. Ses pieds nus et glacés pendaient très loin du sol. Il leva un regard ébloui. Six ans, ce petit Frédéric ! Tout en lui n'était qu'espièglerie, mais si douce et si fragile ! Ses yeux étincelaient de joie silencieuse. Ne venait-il pas de sentir, pour la première fois de sa vie, qu'il pouvait exécuter lui-même au piano les mélodies que jouait habituellement sa mère ? Il les retrouvait de mémoire, les embellissait même.

Par cette nuit mémorable, conscient de l'importance de ce qui venait de se passer, Nicolas Chopin prit une décision :

« Frédéric prendra des leçons de musique, dit-il, avec Adalberg Zwiny, le pianiste tchèque. »

**Suzanne Sens « Chopin »**

---

1 Un clavicorde est un instrument de musique à cordes frappées et à clavier ; c'est l'ancêtre du piano.

## Dangereuse méprise

Dans le soir, deux enfants rentraient chez eux :

« Tiens, s'écria l'un d'eux, voilà Berger, le chien du fermier Constant.

- Tu crois, répliqua son frère ; il me semble que le chien de la fermière n'est pas si gros que ça.

- Viens ici, Berger, appela le cadet. »

Mais Berger n'obéit pas et s'arrêta net sur ses quatre pattes, le cou en arrêt, les oreilles droites et les yeux brillants.

« Il est beau, constata Monmond : son poil est bien fourni ; mais comme il est maigre ! On dirait qu'on ne lui donne pas à manger.

- Tiens, Berger ! s'écrièrent-ils en lui jetant des morceaux de gâteau. »

Berger eut un frémissement et, sautant sur ses quatre pattes à la fois, fit un bond formidable en arrière.

« Est-il bête ! déclara le plus jeune.

- Il n'a pas de collier, c'est un chien perdu, dit Monmond. Tant pis pour lui. Allons-nous en. »

Et ils reprirent leur route. Mais la bête les suivait pas à pas sans les perdre des yeux, et elle gardait ses distances.

Pour parcourir les deux kilomètres de sentier, les deux enfants mirent ainsi plus d'une heure ; mais ils s'aperçurent que le temps passait et que le soleil baissait et, arrivés à la grand-route, de peur d'être surpris par la nuit, ils précipitèrent leur marche. Leur compagnon silencieux accéléra son pas lui aussi. Et, en se retournant, les enfants pouvaient apercevoir à dix mètres derrière eux, l'animal aux yeux de braise qui ne les perdait pas de vue.

Voici la ferme du père Zéphyr, à quinze cents mètres du village. Chaque fois, les deux enfants étaient accueillis à cet endroit par un sale petit roquet qui les poursuivait et cherchait à leur pincer les mollets. Tom bondit encore, en aboyant de toute sa gorge... Mais Tom, tout d'un coup, s'écrasa sur lui-même, les poils hérissés, les yeux agrandis. Un hurlement de frayeur atroce, une plainte, un appel désespéré râlaient dans sa gorge ; les deux enfants virent Berger, le prétendu Berger, escalader d'un seul saut le talus de neige de la route et le mur du jardin, bondir sur le chien, le saisir à la gorge et le secouer violemment. Deux secondes après, Tom, étranglé, se taisait pour toujours et l'autre, entre deux mâchoires terribles, l'enleva brusquement et fila, comme une flèche.

Le père Zéphyr surgit dans le cadre de la porte ouverte, un fusil à la main. l'air affolé et hurlant « Au loup ! au loup ! »

Boum ! Un coup de feu retentit ; une autre détonation formidable déchira l'espace, mais la bête farouche, hors d'atteinte, ne détourna même pas la tête et s'enfonça bientôt dans les bois.

**Louis Pergaud**



# Un beau coup de fusil

J'avais douze ans et, ce jour-là, j'accompagnais Monsieur le Marquis qui m'avait pris à son service, me faisant porter son carnier, graisser ses bottes.

Tous les mois, il allait à la ville pour voir son homme d'affaires et toucher l'argent qu'on lui devait. Mais personne n'avait jamais vu le marquis rapporter de là ni sac ni bourse. Où diable fourrait-il son argent ?

Un soir, l'argent touché, nous revenions à travers bois, le marquis devant sur son cheval, moi derrière, dans mes sabots, admirant le superbe fusil qu'il gardait constamment en bandoulière. J'aurais donné je ne sais quoi pour le manier un peu, ce fusil. Mais le marquis ne le quittait jamais.

« Il dort avec ! » disaient les paysans.

Souvent, nous rencontrions un lapin, des perdrix, des cailles. Alors le marquis épaulait, ajustait... et ne tirait pas. Avait-il peur de se servir de son beau fusil ?

D'ordinaire, on faisait le voyage aller et retour entre le lever et le coucher du soleil. Mais cette fois, le cheval s'étant déferré, nous fûmes retardés et nous nous arrêtâmes chez mon oncle, un fin braconnier, qui tenait auberge pour les voyageurs égarés. Vu le délabrement des chambres, il fallut dormir à la cuisine, le marquis dans un fauteuil, moi sur un escabeau.

Un peu après minuit, mon oncle entra avec sa canardière et, me voyant les yeux ouverts, me dit à l'oreille :

« Petit, veux-tu que je t'apprenne comment on tue un lièvre en gîte ? »

Si je voulais ! Seulement, je n'avais pas de fusil et mon oncle n'en possédait pas de rechange.

« Prends celui du marquis, ça le dérouillera. Après, nous le rechargerons, personne ne s'apercevra de rien ! »

Nous voilà sur la route, au clair de lune, puis dans un taillis, puis sur un plateau où se dressaient des fougères.

« Attention, la bête est là ! »

J'entendis des herbes s'agiter et nos coups de feu partirent à la fois.

« Maladroite ! dit mon oncle en ramassant le lièvre ; tu viens d'atteindre en plein ce jeune chêne, tu seras la cause de sa mort. »

Le fusil rechargé avait repris sa place et la délicieuse odeur du lièvre qui rôtissait emplissait la cuisine quand, sur le point de huit heures, Monsieur le Marquis se réveilla. Il devint tout joyeux à l'idée de manger du lièvre.

Malheureusement, mon oncle rendu bavard par la bonne humeur du marquis, ne put s'empêcher de me taquiner à l'apparition du lièvre sur la table. Tout en le découpant, il recommença ses plaisanteries sur le chêne que j'avais tué. Il raconta mon aventure.

« Comment ? Tu as tiré ? Tu as tiré avec mon fusil ? disait le marquis devenu tout pâle. Ah ! brigand ! mais il y avait vingt-cinq louis d'or dans le canon par-dessus la charge !... »

Vous me croirez si vous le voulez, mais tous les louis furent retrouvés l'un après l'autre, à mesure que nous mangions, un peu enfumés, mais intacts et en bon état !

**d'après Paul Arène « Contes et nouvelles de Provence »**

# Renard et les poissons

L'hiver était venu, et cette année la froidure était grande. Il n'y avait plus rien à manger chez Renard en son château de Malpertuis.

Hermeline devait rester au logis pour garder ses deux fils, Percehaie et Malebranche, qui n'allaient pas encore à la chasse. Ils commençaient à pleurer de faim.

Renard sortit et arriva sur la route pavée. Assis sur son derrière, tremblant dans le vent qui lui rebroussait le poil, tournant la tête à droite, à gauche, humant l'air froid à petits coups, le nez très haut levé, il reconnut parmi les parfums qui passaient, une odeur de poisson, et il pensa que cette suave odeur réconfortante venait d'une charrette qui s'avavançait sur le chemin. Or, c'était une charrette de marchands de poissons qui portaient au marché paniers pleins de harengs et autres poissons pêchés dans la mer, paniers encore pleins d'anguilles et autres poissons d'eau douce.

Renard se coucha sur le chemin, faisant le mort, tout le corps flasque, gueule entrouverte, langue pendante et les yeux clos. Le charretier qui marchait le premier sur la route, le voyant, fit signe à son camarade d'arrêter le cheval.

« On croirait qu'il dort, chuchota-t-il, approchons-nous sans l'éveiller, peut-être pourrions-nous l'avoir. »

Ils approchèrent, et cependant le goupil ne bougeait, ni ne bougea quand ils furent près de lui et le poussèrent du pied.

« Il est mort, dit l'un. Vois comme il a les dents aiguës. »

Et ce disant, du doigt il retroussait la lèvre de Renard qui ne bougeait. Ils le pincèrent, le chatouillèrent, le secouèrent. Il ne bougea, ne respira.

« Il est bien mort, dit le premier. Un beau goupil ! Vois comme le poil est épais sur sa peau, et nette sa belle gorge blanche ! Il vaut quatre sous pour le moins.

- Quatre sous ! dit l'autre. Pour cinq, je ne voudrais pas le donner !

- Quatre sous ! Cinq sous ! Six sous ! Nous verrons bien chez le fourreur où nous le porterons demain...

Quand Renard fut dans la charrette, des dents, il eut vite ouvert un panier ; et puis il eut tôt fait de manger ce qu'il y avait dans ce panier, sans s'attarder à considérer si c'était hareng, lamproie, morue, limande ou sole ou autre poisson qu'il mangeait. Il n'en laissa bribe, avalant écailles, arêtes et nageoires et têtes et queues.

Alors, sa faim calmée, il pensa à sa femme et à ses enfants. Il ouvrit un autre panier où son nez lui disait :

« Là sont les anguilles ! »

Il en mangea une peu par gourmandise, et n'en put vraiment pas manger davantage. Puis il prit les deux plus belles et sauta sur la route.

Au bruit qu'il fit en retombant, les marchands se retournèrent.

« Bonsoir, amis, leur cria-t-il, bon voyage ! J'emporte les deux plus belles de vos anguilles. Dommage que vous ne puissiez vous payer de ma peau ! Quatre sous ! Cinq sous ! Six sous ! Ce n'est pas cher... et je l'emporte. »

Les marchands, le poursuivant, lui jetant pierres et bâtons, criaient.

Renard disparut dans la forêt. Les marchands, marris et déçus, revinrent à leur charrette. Bien plus déçus encore furent-ils quand ils constatèrent le dégât qu'avait fait Renard dans leur poisson.

**Le Roman de Renard, adaptation de Léopold CHAUCHEAU**

# Chasse aux rouges-gorges

Les deux oiseaux (ration pour une grande personne) sont toujours là. Rassurés, ils commencent à se détendre, à marcher, à picorer. Ma présence ne paraît guère les inquiéter. Voici qu'ils me tournent le dos. C'est l'instant ou jamais !

Rampant, tel un Peau-Rouge, sous les feuillages, tenant mon arme bien serrée dans la main droite, je ne suis plus qu'à deux pas du premier. Il ne m'a pas vu. D'un geste, que l'émotion fait trembler (non, il ne s'agit pas du geste d'appuyer sur la détente, je n'ai pas de fusil, c'est beaucoup plus simple et tout aussi efficace), je lui lance une poignée de gros sel, c'est ça l'arme secrète, la méthode infailible, la première que j'aie employée à la chasse. Touché ! J'ai vu nettement les grains arriver sur la queue du rouge-gorge, la queue, ce talon d'Achille des oiseaux ! Eh bien, quoi ? Il ne reste pas sur le coup ? Le voilà qui s'envole dans un battement d'ailes indigné, il saute sur le vieux mur couronné de lierre et disparaît ! Parti ! Et son compagnon fait de même.

Que signifie ? J'ai bien tiré, pourtant ! Et rien, rien ! Le rouge-gorge n'a été ni foudroyé ni frappé de paralysie, comme tout le monde me l'avait cependant affirmé. Je sens une boule d'angoisse et de détresse me monter dans la gorge. Qu'ai-je donc fait ? Manqué ! je l'ai manqué, voilà tout ! Et, cependant, tous m'avaient assuré que c'était si facile ! J'entends encore les propos encourageants qu'hier au soir chacun a tenu à me prodiguer avec force et un optimisme qui me faisait délirer d'impatience :

« Un seul grain, un seul sur la queue ; il ne peut plus bouger ! On n'a plus qu'à le ramasser et à le mettre dans son carnier. »

Oui, j'entends encore papa me dire, au moment où il m'a embrassé, à l'heure du coucher :

« En moins d'une heure, tu verras, tu en auras plein ta gibecière ! »

Et Marie Patricot d'appuyer encore, avec son ton sarcastique :

« Tâchez surtout de bien tirer, monsieur René ! Il y aura du monde à dîner le soir, il m'en faut au moins deux par convive ! »

Enfin, voyons, tout ça, c'était sérieux, c'était du sûr ! Ils étaient unanimes dans leurs affirmations. Ils n'ont pu ni se tromper ni me tromper ! Une grande personne, c'est presque le Bon Dieu ! Mais le propre d'un chasseur, c'est d'être insensible au découragement. Il en viendra bien d'autres, des rouges-gorges !

Il en vint, en effet, et de très nombreux. jamais je n'en avais vu autant. À croire qu'ils se transmettaient le renseignement et accouraient pour se prêter à ce jeu amusant. Peut-être prenaient-ils ces grains brillants pour des grains comestibles ? Je vis l'un d'eux - ô dérision ! - en saisir un d'un coup de bec, puis le rejeter avec dégoût. Ce fut tout le cas qu'il daigna faire de l'arme terrible dirigée contre lui.

Le temps passait, le soleil était haut maintenant, et ma gorge se serrait d'inquiétude et de doute. Allais-je être bredouille ?

Bientôt, j'entendis la voix de Benoît Barroz me héler :

« Hé ! monsieur René, il faut rentrer ! Votre mère vous attend. Il est neuf heures. »

Neuf heures, déjà !

Ainsi, le dernier espoir s'envolait. Un frisson me glaçait de la tête aux pieds. De ma vie, je n'avais connu d'aussi grand chagrin.

Le buste de Benoît Barroz apparut, écartant les branches des lilas.

« Alors, vous en avez beaucoup ? »

Mais son sourire goguenard s'effaça aussitôt. Les larmes inondaient mon visage. Le brave homme en fut bouleversé. Ses joues tremblèrent.

« Ben quoi ? Ben quoi ? Faut pas pleurer pour ça ! C'est pas tous les jours qu'on réussit, y a pas de quoi se tourner les sangs ! Demandez à Jean Delange et à son frère, Polyte, si des fois ça ne leur arrive pas, à eux aussi, de revenir bredouilles. C'est pourtant des forts chasseurs, les deux meilleurs du pays, et peut-être même de toute la France. Allez, allez, faut pas s'en faire pour ça ! »

Mais comme mes larmes redoublaient et que je lui tendais ma musette vide, sans pouvoir articuler une syllabe, une inspiration généreuse lui traversa l'esprit :

« Et puis, je suis sûr que c'est pas votre faute, à vous ! Faites voir un peu votre musette ! Faites voir ce qu'on vous a donné ! »

Il plongea la main dans la toile, saisit une pincée de sel et la fit rouler entre ses doigts, mimant une surprise triomphante.

« Parbleu ! j'en étais sûr. C'est pas étonnant ! Marie Patricot vous a donné du sel de cuisine ! Qu'est-ce que vous voulez qu'on fasse avec ça ? Rien du tout ! Ce n'est pas du sel de cuisine qu'il faut pour cette chasse, c'est du sel fin ! »

Du sel fin, mais oui, tout s'éclairait ! Il me fallait du sel fin ! Avec lui, tout serait simple ! Riant à travers mes larmes, je m'écriai, joyeux :

« Rentrons vite, Benoît ! Elle va me le payer, Marie Patricot ! »

**René Chambe « *Souvenirs de chasse pour Christian* »**

# Bimbamboulor

Il était une fois un pauvre meunier qui avait une fille. Un jour, il dut se rendre au palais du roi pour parler affaires. Il était si fier de cet honneur qu'il essaya de se faire passer pour beaucoup plus important qu'il n'était. Il raconta au roi que sa fille était capable de fabriquer de l'or en filant de la paille !

« Fais-la venir que je la voie, dit le roi au meunier qui, déjà, regrettait son mensonge, je voudrais qu'elle file pour moi. »

Le lendemain, le meunier, mal à l'aise, revint avec sa fille. Le roi fut enchanté de voir qu'elle était très belle.

« Si en plus, elle est capable de filer de l'or... se dit-il. »

Il l'emmena dans une petite pièce remplie de paille jusqu'au plafond ! Le roi montra un rouet à la jeune fille et dit :

« Mets-toi à l'ouvrage et ne t'arrête qu'au lever du jour ! »

La jeune fille ne savait pas comment faire et elle commença à pleurer. Elle n'avait jamais de sa vie touché un rouet et encore moins filé de la paille !

Soudain, la porte s'ouvrit et un petit bonhomme jeta un coup d'oeil à l'intérieur.

« Pourquoi pleures-tu ? demanda-t-il.

– Je dois filer toute cette paille et en faire de l'or ! Mais je n'y arriverai jamais !

– Ne t'inquiète pas ! reprit le bonhomme, je vais t'aider. Mais que me donneras-tu en échange ?

– Ma bague, si tu veux ! répondit la jeune fille. »

Le petit homme accepta et se mit aussitôt au travail. Il tordait des brins de paille et le rouet sifflait tellement il tournait vite. Des pièces ne tardèrent pas à apparaître. Elles sonnaient haut et clair en tombant sur le sol !

Lorsque l'aube pointa, il n'y avait plus une botte de paille dans la pièce. Des monceaux d'or avaient pris la place. Quand le roi vint chercher la jeune fille, il eut du mal à en croire ses yeux !

Il l'installa cette fois dans une plus grande pièce bourrée à craquer de paille et l'abandonna à nouveau jusqu'au lendemain matin. Bien sûr, la jeune fille se remit à pleurer. Le petit homme réapparut et dit :

« Que me donneras-tu si je t'aide ?

– Mon col de dentelle ! lui dit-elle. »

Alors, le petit homme s'installa devant le rouet et fila, fila, fila... Les bottes de paille devenaient de plus en plus petites et finissaient par disparaître. Les tas de pièces grandissaient de plus en plus. Lorsque le roi revint délivrer la jeune fille, toute la pièce était remplie d'or ! Il fut si content qu'il lui dit :

« Si tu fais la même chose dans la salle des gardes, je te prendrai pour femme ! »

La salle était immense. La jeune fille se désespérait. Elle savait que sans le petit homme elle n'arriverait à rien.

« Pourvu qu'il se montre encore une fois ! se dit-elle. »

Son vœu fut exaucé. Mais la jeune fille n'avait plus rien à lui donner.

« Alors, dit le petit homme, promets-moi de me faire cadeau de ton premier fils lorsque tu seras reine ! »

Elle promit. Que pouvait-elle faire d'autre ? Et les pièces se mirent à sonner joyeusement.

À l'aube, le petit homme disparut, son travail terminé. Le roi tint sa promesse et épousa la fille du meunier.

Un an plus tard, un fils leur était né. La reine était si heureuse qu'elle en oublia son serment. Mais le petit homme se chargea de le lui rappeler :

« Je viens chercher ton fils ! lui dit-il. »

La reine lui proposa des milliers d'autres cadeaux, mais il n'en voulait pas. Elle réussit quand même à l'attendrir un peu. Il lui dit que si elle devinait son nom avant trois jours, elle pourrait garder son fils.

La reine envoya dans tout le pays des messagers chargés de rechercher le petit homme. Mais personne ne le connaissait et on ne l'avait jamais vu nulle part !

Deux jours étaient passés et la reine avait proposé tous les noms possibles. Mais le petit homme répondait à chaque fois que ce n'était pas le bon.

La reine était de plus en plus désespérée. Aucun des noms ne convenait.

Le petit homme s'en alla en disant à la reine qu'il reviendrait le lendemain pour chercher le petit prince.

Le troisième jour, un des messagers revint l'air préoccupé et raconta à la reine la scène étrange qu'il avait vue dans une lointaine forêt du royaume :

« Un petit homme bizarre avec des oreilles pointues sous un grand chapeau gesticulait devant un grand feu en chantant : Hier, j'ai pétri, demain je cuirai et le fils de la reine emmènerai et tous ignorent encore que je m'appelle Bimbamboulor ! »

La reine comprit aussitôt et lorsque le petit homme arriva pour lui poser sa question pour la troisième fois, elle répondit :

« Est-ce que tu ne t'appellerais pas Bimbamboulor, par hasard ?

– Qui te l'a dit ? rugit le petit homme hors de lui.

– C'est un secret ! dit la reine à son tour. »

Furieux, le petit homme trépignait. Il tapait du pied si fort que le plancher s'effondra, l'engouffrant pour toujours. Personne ne l'a jamais revu...

**Jakob et Wilhelm Grimm**

# Le cordonnier qui rêvait

Il était une fois dans la ville hollandaise d'Oosterlittens un pauvre cordonnier. Du matin au soir, il était penché sur son établi et tirait son aiguille. Sa femme était très économe mais ils vivaient pourtant dans la misère. Ils avaient grand-peine à nourrir leurs douze enfants. Le petit cordonnier gardait toutefois bon espoir ; il était persuadé qu'un beau jour la chance leur sourirait et que sa famille mangerait enfin à sa faim. Sa femme pensait qu'il était fou de croire à un tel miracle mais elle ne lui en soufflait pas mot, trop heureuse de le voir de bonne humeur.

Un beau matin, après un très modeste petit déjeuner, le cordonnier lui dit :

« Cette nuit, j'ai fait un bien étrange rêve. J'ai rêvé que sur le pont Papenbrug, à Amsterdam, je trouvais un trésor et que nous étions enfin riches. »

Sa femme éclata de rire.

« Heureusement qu'Amsterdam est loin d'ici ! Sinon, je crois bien que tu serais parti tout de suite en courant. Tu es bien assez fou pour le faire. Ne sais-tu donc pas encore que les rêves mentent ? » Le cordonnier ne lui répondit pas. Il termina son petit déjeuner et se mit à travailler. Mais son rêve lui trotta dans la tête pendant toute la journée. Et le soir, en allant se coucher, il y pensait encore. Dès qu'il s'endormit, il rêva une seconde fois que sur le pont Papenbrug, à Amsterdam, le bonheur l'attendait.

Le lendemain matin, il dit à sa femme :

« Sais-tu, j'ai fait le même rêve qu'hier ? »

Sa femme éclata de rire et lui répondit :

« La nuit, tu rêves ce que tu souhaites le jour. Ne crois pas aux rêves, ce ne sont que des sottises ! Mais la troisième nuit, il fit encore le même rêve. En se levant, le cordonnier dit à sa femme :

« J'ai de nouveau fait ce rêve étrange pour la troisième fois. Il n'y a rien à faire, je vais à Amsterdam. » Sa femme n'éclata pas de rire cette fois-là. Elle se mit en colère et lui dit d'un ton sévère :

« Et tu vas abandonner ton travail pour un rêve stupide ! Si tu pars, tes clients trouveront un autre cordonnier et nous mourrons tous de faim ! »

Mais elle eut beau crier, son mari ne changea pas d'avis. Après son petit déjeuner, il partit pour Amsterdam. Une fois arrivé en ville, il demanda au premier passant qu'il rencontra de lui indiquer la route pour Papenbrug. Il traversa le pont de bout en bout, en examina tous les recoins, mais ne trouva rien de particulier. Il commençait à se reprocher sa bêtise mais il ne voulait pas s'avouer si vite vaincu. Le deuxième jour, il traversa de nouveau le pont mais ne découvrit rien. Le troisième jour, ce fut exactement pareil. La nuit tombait lorsqu'un mendiant l'arrêta et lui dit :

« Excusez-moi, mon bon monsieur, mais cela fait trois jours que je vous vois chercher quelque chose. Puis-je vous demander de quoi il s'agit ? J'aimerais bien vous aider. »

Le cordonnier observa la mine du mendiant et il lui répondit :

« Ce que je cherche, ce n'est certainement pas vous qui le trouverez !

– Peut-être que oui, peut-être que non. . . , répondit le mendiant d'un air énigmatique.

– Mais si vous ne me dites rien, je ne pourrai pas vous aider. »

Le cordonnier observa plus attentivement le mendiant, il réfléchit un instant et décida de lui confier son secret.

Quand il eut entendu son récit le mendiant éclata de rire.

« Eh bien ! Vous êtes vraiment assez fou pour croire aux rêves ? Moi aussi, j'en fais de drôles, mais je n'en perds pas la tête pour autant ! Pourtant si vous saviez à quoi je rêve ! À des assiettes fu-



mantes, à des carafes pleines de vin, à un bon lit chaud. . . Mais ce ne sont que des bêtises ! En ce moment par exemple, cela fait trois nuits que je rêve la même chose. Dans la petite ville d'Oosterlittens habite près de l'église un cordonnier, et ce cordonnier a dans son jardin, sous un poteau, une marmite pleine d'argent. Croyez-vous que je vais m'y précipiter ? Pas du tout. Pour rien au monde je ne ferai une si longue route. Je ne suis pas tombé sur la tête, moi ! »

Le cordonnier sentit son cœur battre la chamade. Il parvint pourtant à cacher son émoi et répondit au mendiant :

« Vous avez sans doute raison. Il vaut mieux que je rentre à la maison ! »

Le mendiant le félicita pour sa bonne résolution. Puis ils se dirent adieu et le cordonnier reprit sans attendre le chemin du retour.

Il arriva enfin chez lui.

« Ah, te voilà enfin ! », s'écria sa femme. As-tu trouvé ce que tu cherchais ? Si tu rentres bredouille, tu es au moins sain et sauf ! »

Le cordonnier ne dit pas un mot; il attrapa sa bêche et courut au jardin. Sa femme le suivit ; elle perdit réellement patience cette fois.

« Qu'est-ce que c'est que ces nouvelles inventions ? Laisse la bêche et reprends plutôt ton aiguille ! Tes clients sont mécontents, leurs chaussures ne sont pas réparées. »

Le cordonnier ne lui répondit pas, il s'approcha du poteau et se mit à creuser. Sa femme levait les bras au ciel, le houspillait, mais il faisait la sourde oreille.

Puis, tout à coup, il se baissa et ramassa une marmite pleine de pièces d'or. Il se tourna vers sa femme et lui demanda :

« Que dis-tu de cela maintenant ? Penses-tu encore qu'il était inutile d'aller à Amsterdam ? »

Ils décidèrent de ne parler à personne de leur trésor et de continuer à vivre comme autrefois. Ils cachèrent les pièces d'or dans un endroit sûr et la femme utilisa la marmite pour faire la cuisine. Sur la marmite il y avait des mots écrits dans une langue étrangère qu'ils ne comprenaient pas ; ils eurent tôt fait de l'oublier. Un jour, le pasteur leur rendit visite. Il s'installa en face du fourneau et remarqua aussitôt la marmite.

« Où avez-vous trouvé cette marmite ? » leur demanda-t-il avec curiosité.

La femme du cordonnier lui répondit d'un air indifférent :

« C'est une vieille marmite que j'ai achetée chez le ferblantier. Il y a quelque chose d'écrit mais nous ne savons pas ce que cela veut dire. »

Le pasteur se rapprocha pour mieux voir, il lut l'inscription et dit :

« Je comprends, c'est écrit en latin. Voilà ce que cela veut dire : Sous cette marmite, il y a une deuxième marmite. C'est bien mystérieux... »

Le cordonnier ne lui répondit pas.

« Et bien, nous en savons autant qu'avant. Mais cela n'a pas d'importance », ajouta le pasteur.

Le cordonnier attendit impatiemment le départ de leur hôte pour attraper sa bêche et courir au jardin. Et, en effet, il ne tarda pas à déterrer une seconde marmite pleine d'argent. Le petit cordonnier continua à travailler, à se courber au-dessus de son établi et à tirer l'aiguille. Mais plus jamais ses enfants n'eurent faim, plus jamais sa femme ne pensa qu'il était fou. Si vous passez à Oosterlittens, vous pourrez voir dans son jardin un magnifique poteau en pierre qui indique l'endroit où il découvrit les deux marmites.

**Conte hollandais**



# L'oie d'or

Il était une fois trois frères. Les deux aînés étaient bûcherons et le plus jeune, Simplot, n'était bon à rien. Un bon matin, le premier allant à son travail rencontra à la lisière du bois un vieillard à la barbe grise, qui le salua poliment et lui dit :

« J'ai grand-faim et grand-soif, donne-moi donc une part du déjeuner que tu as dans la poche.

– Ce que je te donnerais me manquerait, répondit le jeune homme. »

Et il continua son chemin sans plus se soucier du petit vieillard. Arrivé dans la forêt, il entreprit d'abattre un arbre, mais la hache glissa et lui entailla un bras, si profondément qu'il dut rentrer chez lui pour se faire panser. Le lendemain matin, son cadet partit à sa place, et, au même endroit, fit la même rencontre et qu'il repoussa de la même façon. La punition ne tarda pas beaucoup. Au premier coup de hache, il manqua son coup et s'entailla la jambe. Quand Simplot le vit revenir, boitant et saignant, il se proposa pour le remplacer, mais son père s'y opposa, le sachant normalement incapable de réussir là où ses frères avaient échoué.

Le lendemain matin, pourtant, lassé de ses instances, le père céda et Simplot partit vers la forêt. Comme ses frères avant lui, il rencontra le petit vieillard qui lui adressa la même requête, mais il lui répondit tout autrement :

« Je n'ai que du pain rassis et de la bière aigre, dit-il, mais si vous en voulez, déjeunons ensemble. » Le vieillard accepta et, sitôt le repas fini, dit à Simplot :

« Tu vois ce chêne mort : ce que tu y trouveras après l'avoir abattu sera à toi. »

Et il disparut aussitôt. Ne pouvant le remercier, Simplot se mit aussitôt à l'ouvrage. Au premier coup de hache l'arbre se fendit en deux et il émergea une tête d'oiseau : c'était une oie, dont toutes les plumes étaient en or pur. Le benêt s'en empara et s'en alla coucher à l'auberge.

La vue de son oie y intrigua tant les trois filles de l'aubergiste qu'aussitôt Simplot au lit, l'aînée s'approcha de l'oiseau pour lui voler une plume. Mais sa main n'eut pas plus tôt effleuré l'aile d'or, qu'elle ne put s'en détacher. La seconde soeur vint à son aide, mais sa main adhéra aussitôt à celle de son aînée. La troisième s'approcha à son tour, ses doigts frôlèrent l'épaule de la cadette et, elle aussi, demeura prisonnière. Toute la nuit s'écoula ainsi.

Le lendemain matin, Simplot prit son oie sous le bras et s'en alla, sans aucunement se soucier des trois filles retenues à son plumage et contraintes de le suivre. Cet étrange cortège croisa le curé qui aussitôt s'écria :

« N'avez-vous pas honte, les filles, de courir après ce garçon ? »

Et voulant les retenir, il saisit la main de la plus jeune et lui aussi, à son tour, demeura pris et obligé de les suivre. Alors survint le bedeau qui, voyant le curé, lui cria :

« Où allez-vous comme ça ? Oubliez-vous ce baptême que vous avez à célébrer ? »

Et courant après lui, il le saisit par la manche... et ne put se libérer. Un peu plus loin le curé aperçut deux paysans et les appela à l'aide, mais, de la même façon, les deux paysans demeurèrent attachés au bedeau. Simplot, cependant, indifférent à ce qui se passait derrière lui, allait toujours son chemin à travers routes et sentiers, et la file, oscillant et tanguant le suivait sans pouvoir s'arrêter ni se séparer de lui.

Il arriva ainsi dans une grande ville. Là vivait un roi dont la fille était d'humeur si chagrine que jamais rien n'avait pu lui arracher un sourire. Le roi en était si affligé, qu'il avait décidé de la donner en mariage à quiconque la ferait rire. Il ne se doutait pas que la vue d'un benêt portant une oie suivi

de sept personnes accrochées les unes aux autres de curieuse façon suffirait pour atteindre ce résultat. Et ce fut pourtant ce qui advint. La fille du roi se mit à rire comme si elle ne devait plus jamais s'arrêter, et Simplot la demanda donc en mariage.

Mais le roi ne voulait pas d'un tel gendre. Il le toisa de haut et lui dit :

« Es-tu capable de boire en une journée tout le vin de ma cave ? »

– Non, dit Simplot, mais je connais quelqu'un qui... »

Le roi éclata de rire.

« Conduis-le ici, dit-il, s'il fait ce que j'exige, tu auras ma fille en mariage. »

Simplot alla sans hésiter jusqu'à la lisière de la forêt. Le vieillard ne s'y trouvait pas, mais il y avait à sa place un homme long et maigre qui laissait pendre hors de sa bouche une langue démesurée.

« J'ai soif, donne-moi à boire, dit-il en voyant arriver Simplot.

– Viens avec moi, répondit celui-ci. »

Et il l'emmena dans les caves du roi. L'homme se mit à boire à même les carafes, les bouteilles et les tonneaux et, avant que le soir ne fût venu, il ne restait plus une goutte de vin.

Dépité, le roi, ne voulant pas accorder la main de sa fille à un homme que tout le monde appelait Simplot, lui dit :

« C'est bien. Mais il faut maintenant que tu me trouves quelqu'un qui soit capable de manger une montagne de pains. »

Sans mot dire, Simplot retourna à la forêt. Le petit vieillard ne s'y trouvait pas, mais auprès de l'arbre abattu se tenait un homme dont le ventre faisait des plis sur sa ceinture, qui était serrée jusqu'au dernier cran.

« J'ai faim! Donne-moi à manger, dit-il en voyant Simplot.

– Viens avec moi, répondit celui-ci. »

Et il le conduisit dans l'immense cour du palais où le roi, ayant réquisitionné toute la farine disponible dans son royaume, avait fait dresser une montagne de pains. L'homme affamé se jeta dessus et, avant le soir, la montagne avait disparu.

Le roi, regardant avec terreur ses pains disparaître si vite, se dit qu'il lui fallait trouver un autre moyen d'évincer Simplot. Il en chercha un qui, cette fois, fût si difficile à réaliser qu'un homme intelligent lui-même ne pourrait y parvenir.

Aussi, lorsque le lendemain Simplot renouvela sa demande :

« Trouve-moi, lui répondit-il, un vaisseau qui puisse naviguer sur terre aussi bien que sur mer, et je te donnerai aussitôt ma fille. »

Simplot était si bon garçon qu'il ne se fâcha pas et, docilement, partit. À la lisière de la forêt, il n'y avait pas le moindre vaisseau, mais seulement le petit homme, assis sur le tronc du chêne abattu.

« Parce que tu as eu bon coeur, lui dit-il, et as partagé avec moi le peu que tu avais, j'ai bu tout le vin du roi et mangé sa montagne de pains. Je te donnerai cette fois encore ce qu'il te demande, mais c'est la dernière chose que je puisse faire pour toi. »

Simplot s'excusa beaucoup de l'avoir tant dérangé, mais le vieillard disparut sans l'écouter, et, à l'endroit même où il se trouvait un instant auparavant, la pointe d'un mât surgit de terre, puis un autre, puis un vaisseau tout entier avec ses voiles gonflées, qui se mit à grandir jusqu'à devenir énorme. Simplot put voir alors qu'il était monté sur des roues et que le vent le poussait à travers la campagne ; il eut tout juste le temps de sauter à bord et saisir le gouvernail. Quelques instants plus

tard, il entra triomphalement dans la capitale du royaume.

La fille du roi était encore à sa fenêtre, et, en voyant cet étrange vaisseau naviguer à travers les rues, elle éclata de rire à nouveau, d'un rire qui n'en finissait pas. Le roi, voyant cela, se dit qu'un garçon qui se tirait si bien de toutes les difficultés et trouvait tant de façons de faire rire sa chère fille n'était pas aussi simple d'esprit que son nom le portait à croire. Il en fit donc son gendre et successeur. D'ailleurs il n'eut qu'à s'en féliciter, car Simplot, au milieu des honneurs, sut demeurer ce qu'il était : un garçon simple avec un cœur en or que tout le monde aimait.

**Jakob et Wilhelm Grimm**

## La gardienne d'oies

Un jour, il y a très longtemps, le fils d'un puissant comte, errant dans un endroit sauvage, y rencontra une vieille, très vieille femme en train de lier un énorme tas d'herbe fraîche.

« Qu'allez-vous faire de toute cette herbe ? lui demande-t-il.

- L'apporter chez moi pour la donner à mes oies.

- C'est bien trop lourd pour vous, laissez-moi vous aider.

- Volontiers, dit la vieille qui, avec une force insoupçonnée dans ce corps chétif, arrima le tas d'herbe sur le dos du jeune homme et ajouta : Prenez donc aussi mes paniers de pommes.

- Est-ce loin ? demanda le pauvre garçon, écrasé sous la charge.

- Une heure de marche, pas plus... Allez ! En route ! »

Le chemin grimpait durement, le soleil chauffait, les pierres roulaient sous les pieds, l'herbe pesait lourd comme du plomb, les pommes avaient le poids du bronze.

« Je n'en peux plus, dit le jeune comte, s'arrêtant pour reprendre haleine.

- Ah ! Ah ! fit la vieille avec un ricanement, jeune et fort comme tu es, ne peux-tu soulever ce que je transporte tous les jours ? Pourquoi s'arrêter ? Personne ne viendra te secourir ici. »

Et, ricanant de plus belle, elle prit son élan et sauta debout sur le tas d'herbe. Le garçon chancela : petite et menue comme elle était, la vieille pesait plus lourd qu'un plein tonneau de vin. « Assez, vieille sorcière ! cria-t-il tout en cherchant à se débarrasser de son fardeau. »

Mais c'était impossible : les paniers demeuraient fixés à ses mains, l'herbe attachée à son dos et la sorcière par-dessus.

« Il n'y a pas de joie sans peine, dit celle-ci. Je te réserve une belle surprise, mais il faut d'abord avancer. »

Et, disant cela, elle lui fouettait les bras et les jambes à grands coups de chardon.

Quand, au sommet de la montagne, la cabane de la vieille femme apparut enfin, le fils du comte était à bout de forces. Ses genoux tremblaient et un brouillard s'étendait devant les yeux. Il remarqua pourtant, au milieu d'un troupeau, une horrible gardienne d'oies, vieille et édentée, qui, sans se soucier de lui, s'élança vers la sorcière, disant :

« Comme vous revenez tard, mère, que vous est-il arrivé ?

- Rien de fâcheux, au contraire, mon enfant ; cet aimable jeune homme m'a offert de m'aider, et, en sa compagnie, le temps a passé très vite. Ce fut seulement après avoir longuement plaisanté sur les joies de cette promenade que la vieille, enfin, sauta à terre et délivra son porteur. Celui-ci s'écroula, plus qu'il ne s'assit, sur un banc, et il s'endormit aussitôt, anéanti de fatigue.

Une main brutale l'arracha à son sommeil quelques instants plus tard.

« Voici ta récompense, lui dit la vieille, si tu en fais bon usage, elle t'apportera du bonheur. »

Le fils du comte regarda ce qui lui était offert : c'était un coffret d'émeraude contenant une unique mais très grosse perle. Il remercia la vieille et partit aussitôt. Sa fatigue s'était dissipée, mais il dut marcher pendant trois jours avant de pouvoir quitter la montagne et il se trouva alors aux abords d'une grande ville, inconnue de lui. Il demanda son chemin et on le conduisit au palais. Le roi et la reine le reçurent si bien que, n'ayant rien d'autre à leur offrir, il prit le coffret d'émeraude, qu'il posa sur les genoux de la reine. Celle-ci l'ouvrit et aussitôt, devenant très pâle, elle s'évanouit. Tandis qu'on ranimait la reine, le roi s'empara du coffret, regarda ce qu'il contenait et demanda :

« Comment avez-vous eu cette perle ? Je donnerais tout au monde pour retrouver celle qui l'a perdue.

- Je ne sais pas qui l'a perdue, dit le comte, mais celle qui me l'a donnée ne mérite certes pas tant d'empressement. »

Puis il raconta ce qu'il savait de la sorcière. Le roi l'écouta avec attention et le supplia de le conduire aussitôt auprès d'elle. Quant à la reine, à peine revenue de son évanouissement, elle insista tellement pour se joindre à eux, que tous trois se mirent aussitôt en route.

À la nuit tombante ils s'égarèrent et le comte se retrouva seul, dans une vallée sauvage où il décida de passer la nuit dans les branches d'un gros orme, au-dessus d'un puits abandonné. Il allait s'endormir lorsque, à la lueur de la lune, il aperçut une forme humaine descendant la vallée : c'était la gardienne d'oies.

Elle s'approcha du puits, ôta les nattes grises qui couvraient ses cheveux et le masque de peau qui cachait son visage, puis, se penchant sur l'eau, elle mouilla ses mains, ses bras et sa figure. Alors elle apparut, belle comme le jour, avec son teint de lis, ses yeux clairs et le manteau d'or de ses cheveux la couvrant tout entière.

Si grande était la stupéfaction du comte qu'il ne pouvait en croire ses yeux et, écartant les feuilles, il se pencha pour mieux voir. Mais son geste fit craquer une branche et, prompte comme une biche effarouchée, la jeune fille remit son masque et disparut à travers les buissons, tandis qu'un nuage venait voiler la lune et couvrir sa retraite. Le comte descendit de l'arbre et s'élança à la poursuite de la si belle inconnue.

Il ne put la rejoindre, mais sa course le conduisit auprès de l'endroit où s'étaient arrêtés le roi et la reine et, les éveillant, il leur raconta ce qu'il venait de voir. À son récit, l'émotion de la reine s'accrut encore. Incapable d'attendre que le jour se lève, elle décida le roi à reprendre aussitôt leurs recherches, et tous trois marchèrent longtemps à la clarté des étoiles. Arrivés enfin, au sommet de la montagne, ils aperçurent une lumière. La sorcière veillait encore, guettant les arrivants, et au premier coup qu'ils frappèrent, la porte s'ouvrit.

« Que désirez-vous ? dit la vieille, hargneuse.

- Madame, lui dit la reine, d'où tenez-vous cette perle ?

- C'est une larme que pleurait une pauvre fille, chassée par ses parents.

- Ma fille aussi pleurait des perles, dit la reine.

- Et moi, je l'ai chassée, dit le roi.

- Si ma fille est encore en vie et si vous savez où elle est, s'écria la reine, dites-le-moi, par pitié.

Mais la sorcière refusa de répondre et lui demanda quel crime avait pu commettre son enfant pour qu'elle soit chassée.

« J'avais trois filles, commença la reine, que j'aimais tendrement, mais la plus jeune était ma préférée.'

- Elle était la mienne aussi, reprit le roi, mais un jour, j'ai voulu savoir à quel point mes filles m'aimaient. L'aînée, qui est coquette, m'a répondu qu'elle m'aimait plus que sa plus belle robe. La seconde, qui est coquette aussi, m'a dit qu'elle me préférerait à ses plus beaux bijoux. La troisième m'a répondu : "Je vous aime comme j'aime le sel." Alors je l'ai chassée et j'ai partagé mon royaume entre les deux autres.

- Ah ! Ah ! Ah ! s'écria la sorcière. Les aliments sans sel n'ont pas de goût. Votre fille voulait dire que, sans vous, la vie n'aurait plus de saveur, et vous l'avez chassée. Ah ! Ah ! Ah !

- Hélas ! dit la reine. Nous l'avons compris trop tard ! Nous avons fait en vain fouiller la forêt et la montagne. Sans doute les bêtes sauvages ont dévoré notre pauvre fille.

- Sans doute, dit la sorcière et, se levant, elle ouvrit une porte et appela :

- Viens, ma fille. »

Ce ne fut pas la gardienne d'oies qui entra, ou plutôt ce fut elle, sous la forme de la magnifique princesse que le comte avait aperçue au bord du puits. Elle se jeta en pleurant de joie dans les bras de ses parents, et ses larmes étaient des perles. Sans mot dire, le comte observait la scène, puis, détachant avec effort son regard de la belle princesse, il voulut implorer la pitié de la sorcière... Mais il

ne reconnut plus celle-ci. Un sourire de joie la transfigurait et il comprit que cette vieille femme si odieuse n'était pas une sorcière, mais plutôt une bonne fée déguisée.

« Puisque vous avez déshérité votre enfant, dit-elle intervenant alors, et puisque, depuis trois ans, je la considère comme ma fille, avant de vous la rendre laissez-moi la doter. Pour fortune, je lui donne ce monceau de perles, qui sont toutes les larmes qu'elle a versé sur vous. Pour demeure, je lui offre cette chaumière où elle a vécu loin de tout danger, sans autre chagrin que votre absence, et pour époux je lui suggère de prendre ce jeune comte dont le coeur est bon, puisqu'il a tour à tour secouru une vieille femme ployant sous sa charge et aussi des parents accablés par le chagrin. »

À peine avait-elle achevé sa phrase que la chaumière se mit à craquer de toutes parts : un splendide palais la remplaça, et le jour levant éclaira la montagne, brusquement devenue fertile et peuplée. Nul ne revit la bonne fée, mais la fille du roi et le fils du comte vécurent longtemps, heureux et puissants dans le lieu même où, autrefois, il avait été si difficile de nourrir un troupeau d'oies.

**Jakob et Wilhelm Grimm**

# Le fidèle Jean

Il était une fois un roi qui, près de mourir, fit appeler son plus dévoué serviteur. Il lui dit :

« Fidèle Jean, je vais bientôt quitter cette terre, et je n'emporte qu'un seul regret : laisser derrière moi un fils trop jeune pour savoir se conduire lui-même et gouverner son royaume. Si tu ne me promets pas de lui enseigner tout ce qu'il doit savoir et de lui servir de guide, je ne saurai mourir en paix. »

Le fidèle Jean était vieux, il répondit pourtant :

« Je ne quitterai jamais le prince et je le servirai de toutes mes forces, même si je dois les épuiser à son service.

- Merci, fidèle Jean, dit le roi. Grâce à toi je mourrai en paix... Après ma mort, tu feras visiter à mon fils tout le château, depuis le sommet des tours jusqu'aux oubliettes les plus profondes ; tu lui montreras où sont les trésors et les réserves, mais tu ne le laisseras pas pénétrer dans la dernière chambre de la tour du nord. Là, se trouve le portrait de la princesse du Castel d'Or. S'il le voit, de grands malheurs en découleront et mieux vaut ignorer l'existence de cette princesse que de chercher à l'approcher. »

Le fidèle Jean s'engagea à respecter les volontés du roi mourant et peu après celui-ci rendit l'âme.

Quand le temps du deuil fut écoulé, le fidèle serviteur dit à son nouveau maître :

« Il est temps pour vous de connaître votre héritage. Venez avec moi, je vais vous faire visiter le château de vos pères. »

Il conduisit le jeune roi à travers les salles et les galeries, les escaliers et les tourelles, lui fit admirer bien des tapisseries et des meubles précieux, ouvrit de nombreux coffres pleins d'or ou de monnaies rares, mais laissa bien close la porte de la tour du nord, où se trouvait le portrait de la princesse du Castel d'Or. Ce portrait se trouvait placé de telle sorte qu'on le voyait dès qu'on entrait dans la pièce, et il était peint de si merveilleuse façon qu'on croyait voir la princesse sourire et respirer, comme si elle se tenait là, vivante. Le jeune roi, cependant, remarqua que le fidèle Jean passait devant cette porte sans l'ouvrir et lui en demanda la raison.

« Parce que, répondit le fidèle Jean, il y a dans cette pièce quelque chose qui vous ferait peur.

- Je veux le voir, répéta le jeune roi, cherchant à ouvrir la porte, mais Jean le retint.

- Non, dit-il, j'ai promis au roi votre père que vous ne verriez pas ce que contient cette pièce. Si vous y jetez un seul coup d'oeil, les plus grands malheurs pourraient en résulter et pour vous et pour votre royaume.

- Le plus grand malheur, dit le prince, serait plutôt que je ne puisse y entrer, car alors, de jour ni de nuit, je ne pourrai trouver le repos. Je ne bougerai pas d'ici tant que tu n'auras pas ouvert cette porte. »

Le fidèle Jean comprit que le jeune roi ne changerait pas d'avis ; alors il prit son trousseau de clefs, en choisit une et, à regret, l'introduisit dans la serrure. Il pénétra le premier dans la pièce, espérant avoir le temps de couvrir le tableau, mais il était déjà trop tard : le prince, entré sur ses talons, vit le portrait, son regard rencontra celui de la princesse et il tomba sur le plancher, évanoui.

« Le malheur est arrivé. Qu'allons-nous devenir, à présent ? » se dit le fidèle Jean avec angoisse.

Enfin le roi ouvrit les yeux. Ses premières paroles furent pour demander qui était cette ravissante princesse, et quand le fidèle serviteur eut répondu à sa question, il dit :

« Si toutes les feuilles de tous les arbres étaient des langues parlant nuit et jour, elles ne sauraient assez dire à quel point je l'aime. Ma vie dépend d'elle et je pars immédiatement à sa recherche. Toi, qui es mon fidèle Jean, tu m'accompagneras. »



Le fidèle serviteur essaya de raisonner son maître, mais ce fut bien inutile. Il comprit qu'il fallait lui céder et, après avoir longuement réfléchi, il mit au point un projet qui devait lui permettre d'arriver auprès de l'inaccessible princesse.

« Tout ce qui entoure le roi et sa fille est en or, dit-il enfin à son maître, et elle n'aime que ce qui est en or. Dans votre trésor il y a cinq tonnes de ce métal précieux, mettez-les à la disposition de vos orfèvres afin qu'ils les transforment en objets de toutes sortes, qu'ils les décorent d'oiseaux et de bêtes sauvages ; je sais que cela lui plaira. Dès que tout sera prêt, nous embarquerons et tenterons notre chance. »

Tout fut fait comme Jean l'avait proposé. Les orfèvres travaillèrent nuit et jour, ciselèrent des merveilles par centaines, un navire fut équipé, le fidèle Jean et le roi revêtirent des costumes de marchands, afin de n'être pas reconnus, puis les voiles furent hissées et le navire cingla vers le large, en direction du lointain point sur l'horizon où s'élevait le Castel d'Or.

Quand ils abordèrent cette île lointaine, le fidèle Jean recommanda au roi de rester à bord, tandis que lui-même chercherait à approcher la princesse. Il descendit à terre, emportant de précieuses coupes d'or, escalada une falaise et arriva près d'une rivière. Là, une jeune servante puisait de l'eau dans deux seaux d'or et, quand elle vit paraître cet étranger, elle lui demanda ce qu'il désirait.

« Je suis un marchand, lui répondit Jean, laissant entrevoir le contenu des ballots qu'il avait apportés.

- Oh! s'écria la servante, si la fille du roi voyait ces merveilles, elle vous les achèterait certainement. »

Et entraînant le faux marchand, elle le conduisit au château dont de hauts remparts et d'innombrables gardiens défendaient l'accès.

Quand la princesse eut aperçu les coupes d'or, elle les prit une à une, les admira et dit :

« Je vous les achète. »

Mais le fidèle Jean répondit :

« Je ne suis que le serviteur d'un riche marchand. Ce que je vous montre ici n'est rien en comparaison de ce qu'il transporte à bord de son navire.

- Alors qu'il apporte ici toute sa cargaison, ordonna la princesse.

- Cela demanderait des jours et des jours, répondit Jean, et votre palais, si grand qu'il soit, ne l'est pas assez pour contenir tant de merveilles. »

Ces mots ne firent qu'exciter davantage la convoitise de la princesse qui demanda à Jean de la conduire jusqu'au bateau. Il obéit avec la plus grande joie, et le roi, quand il vit paraître la princesse, reconnut que sa beauté était encore plus grande qu'il ne l'avait cru en voyant le tableau.

Il la fit descendre dans les cales de son navire où, sur des brocarts tissés d'or, il avait disposé des coffres débordant de bijoux, de plats, de statuettes et de candélabres. Tout était de l'or le plus pur, et les fines ciselures brillaient au soleil ou luisaient dans les coins d'ombre, d'un insoutenable éclat.

Pendant ce temps, le fidèle Jean était resté sur le pont, auprès du timonier. Sur ses ordres, l'ancre fut levée sans bruit, les voiles hissées en silence et, seul, le léger clapotement des vagues contre la coque et la houle maintenant un peu plus forte trahirent le moment où le navire, tournant sur son erre, prit le large et alla vers d'autres cieux. Mais la princesse était bien trop absorbée dans sa contemplation pour remarquer quoi que ce soit.

Plusieurs heures s'écoulèrent avant qu'elle eût achevé de tout voir, de tout admirer, et lorsque, enfin, elle prit congé du marchand, la nuit était presque venue. Elle remonta sur le pont, vit les matelots à la manoeuvre, les voiles gonflées par le vent et, à l'horizon, la terre comme un mince et lointain fil, maintenant hors d'atteinte.

« Ah! s'écria-t-elle, je suis trahie ! Un vil marchand m'a prise au piège et m'emporte loin de mon père.



- Rassurez-vous, lui dit le roi en la prenant par la main, il est vrai que je vous ai enlevée par ruse, mais je ne suis pas un vil marchand. Mon père était un roi aussi puissant que le vôtre et je suis votre égal par la naissance. J'ai agi par ruse, mais l'amour est mon excuse : je ne pense qu'à vous depuis ce jour où j'ai découvert votre portrait, et ne saurais plus vivre sans vous. »

Quand la princesse entendit ces mots, son coeur changea, elle regarda le roi avec plus de complaisance et accepta de devenir sa femme.

Le voyage se poursuivit dans le calme et le bonheur, mais un jour où le fidèle Jean, assis sur le pont, jouait de la flûte, il vit voler trois corbeaux. Il écouta ce qu'ils disaient, car il comprenait le langage des bêtes. Le premier croassait :

« Le roi croit avoir conquis la princesse du Castel d'Or.

- Il n'est pas au bout de ses peines, répondit le second.

- Hélas! bien des épreuves l'attendent encore », fit le troisième.

Alors le premier reprit :

« Quand il abordera dans son royaume, un cheval couleur de feu bondira vers lui. S'il l'enfourche, ce cheval l'emportera dans les airs, et jamais plus il ne verra celle qu'il aime.

- Il y a un moyen d'éviter ce malheur, dit le second corbeau.

- Oui, reprit le premier, il y en a un. Si quelqu'un prend le pistolet qui se trouve dans les étuis de la selle et abat la bête, le jeune roi sera sauvé. Mais qui peut savoir cela ? Et si quelqu'un le savait et le disait, il serait immédiatement changé en pierre depuis la plante des pieds jusqu'aux genoux. »

Alors le second corbeau reprit la parole.

« Mais ce n'est pas tout, dit-il. Même si le jeune roi échappait à ce danger, il n'aurait pas encore conquis son épouse. Quand celle-ci entrera dans son palais, elle verra une robe de mariée, si belle qu'elle ne pourra résister au désir de l'essayer. Alors, elle sera perdue, car la robe est de soufre et de poix et la consumera jusqu'à la moelle des os.

- N'y a-t-il aucun moyen de la sauver ? demanda le troisième.

- Il n'en est qu'un seul. Mettre une paire de gants de cuir, lui enlever sa robe et la jeter au feu. Mais qui fera cela ? Personne ne le sait, personne ne le devinera et quiconque le saurait et le dirait serait changé en pierre depuis les genoux jusqu'au coeur. »

Le fidèle Jean ne disait rien, mais il écoutait toujours, l'angoisse au coeur.

Alors le troisième corbeau parla.

« Je sais encore autre chose, dit-il. Même si la princesse n'était pas consumée par sa robe, les jeunes mariés ne seraient pas encore sauvés. Après le mariage il y aura un bal, la jeune reine s'évanouira et si personne ne lui prend trois gouttes de sang au poignet droit pour les jeter au loin, elle mourra... Mais quiconque sachant ceci le répéterait à haute voix, des pieds à la tête il serait immédiatement transformé en pierre. »

Après avoir dit cela les trois corbeaux s'envolèrent, et Jean demeura plongé dans ses tristes pensées, sachant cette fois qu'il ne pouvait sauver son maître sans lui-même perdre la vie.

Comme les corbeaux l'avaient dit, dès que le bateau eut accosté, un cheval à la robe de feu apparut sur la plage, et le roi enthousiasmé par son allure, s'apprêta à l'enfourcher. Le fidèle Jean n'eut que le temps de saisir le pistolet dans les fontes et d'abattre l'animal. Alors les autres serviteurs, jaloux de Jean, s'écrièrent :

« Quel massacre inutile! Ce cheval aurait été le plus bel ornement des écuries royales. »

Mais le roi les fit taire.

« Il est mon fidèle Jean, dit-il, tout ce qu'il fait est bien fait. »

Les jaloux se regardèrent, déçus, mais ne purent insister.

Avec des clameurs de joie, un cortège triomphal se forma qui accompagna le jeune monarque et

la princesse jusqu'à leur château. Là, dans la première salle, étalée sur un large fauteuil, se trouvait une robe de mariée, si belle qu'elle paraissait tissée d'or et d'argent. En la voyant, le roi voulut la prendre et l'offrir à sa fiancée, mais Jean veillait. De ses mains gantées de cuir il se saisit de la robe et la jeta dans la cheminée où brûlait un grand feu. De hautes flammes bleues s'élevèrent, répandant une odeur épouvantable, mais les serviteurs du roi, saisissant cette nouvelle occasion de nuire à Jean et de le ruiner dans l'esprit de son maître, s'écrièrent :

« Il est devenu fou. Il a brûlé la robe de la mariée !

- Laissez-le, leur dit le roi, il est mon fidèle Jean. Ce qu'il fait ne peut être que bien fait. »

Et pourtant, il commençait à s'étonner de le voir agir de façon si étrange et le priver tour à tour d'un cheval tel qu'il ne pourrait jamais en avoir dans ses écuries et d'une robe telle qu'aucun tailleur de son royaume n'aurait pu l'imiter.

Quelques jours plus tard, le mariage royal fut célébré en grande pompe. Après la cérémonie, un fastueux bal fut donné et la mariée fut la première à danser. Le fidèle Jean ne la quittait pas des yeux et commençait à croire que les corbeaux s'étaient trompés, lorsque soudain, il la vit pâlir et s'affaïsser sur le sol, blanche comme morte.

Tous les assistants crièrent et s'affolèrent, mais le fidèle Jean, les écartant, se précipita, releva le corps inanimé et, l'emportant dans la chambre royale, l'étendit sur le lit. Puis saisissant son poignard, il fit jaillir trois gouttes de sang du poignet droit de la reine et les jeta au loin. Cette fois, les serviteurs n'eurent même pas besoin de s'indigner. Le roi avait tout vu et se mit en colère. Il avait des médecins à sa cour, c'était à eux de soigner la reine, et non à ce vieux serviteur de lui ouvrir les veines avec son poignard sale et d'éparpiller au loin son sang. Peut-être même crut-il que Jean allait tuer la reine, comme il avait tué le cheval. On ne sait pas, mais sa colère fut terrible et, désignant le fidèle Jean à ses gardes :

« Qu'on le jette en prison ! » ordonna-t-il.

Peu après, la reine reprenait connaissance, mais ne put faire fléchir la colère de son époux : le fidèle Jean fut jugé le lendemain et condamné à être pendu. Il ne s'insurgea pas et dit seulement :

« Tout condamné à mort a le droit de parler. Me refuserez-vous ce droit ?

- Non, dit le roi. Nous t'écoutons.

- J'ai été injustement condamné, sire, dit Jean, car je n'ai jamais cessé de vous être fidèle. »

Puis, il répéta la conversation des corbeaux, telle qu'il l'avait surprise à bord du navire, et expliqua comment, pour sauver son maître, il avait dû agir comme il l'avait fait.

« Qu'on lui rende la liberté ! s'écria alors le roi. Comment ai-je pu douter de toi, ô mon fidèle Jean ? Me le pardonneras-tu jamais ? »

Mais le fidèle Jean ne répondit pas car son corps changé en pierre ne pouvait plus bouger et, à la dernière de ses paroles, sa langue elle-même s'était pétrifiée. Quand le roi comprit cela, il fut saisi d'un affreux chagrin. Il reconnut que son serviteur avait sauvé sa vie et celle de son épouse en sacrifiant la sienne et que rien désormais ne pourrait réparer l'affreuse injustice qu'il venait de commettre.

La reine, informée de la chose, partagea ses regrets et ordonna que le corps du fidèle Jean, devenu statue de pierre, fût érigé sur la place d'honneur, dans la plus belle salle du palais. La statue resta là dix ans. Dix ans pendant lesquels le roi et la reine eurent trois enfants et gouvernèrent sagement leur royaume, mais leur bonheur était entaché de l'incessant regret d'avoir méconnu la fidélité de leur serviteur.

Or, un soir, le roi, assis à sa fenêtre, vit voler trois corbeaux et, à sa grande surprise, entendit leur langage.

« Voilà dix ans aujourd'hui, disait le premier, que le fidèle Jean n'est plus que statue immobile et sans voix.

- Il est un moyen de lui rendre la parole, dit le second, mais le roi ni la reine ne s'y résigneront jamais.
- Hélas! non, dit le troisième, car il leur faudrait sacrifier toutes leur richesses et en faire don aux pauvres.
- À ce prix pourtant, le fidèle Jean recouvrerait la parole et la vue.
- Il est aussi, reprit le premier corbeau, un moyen de faire battre de nouveau son coeur, mais le roi ni la reine ne sauraient consentir.
- Hélas! non, dit le troisième, car il leur faudrait alors perdre leur couronne et renoncer au trône.
- A ce prix, pourtant, le coeur du fidèle Jean se remettrait à battre.
- Et son corps tout entier pourrait reprendre vie, dit le troisième, si le roi et la reine abandonnaient leur royaume pour sauver celui qui les a sauvés trois fois.
- Hélas! ils n'accepteront jamais de partir comme des mendiants, nu-pieds et la besace au dos, vêtus de guenilles, eux et leurs enfants.
- Hélas! Hélas!» croassèrent les corbeaux et ils s'en furent tous à tire-d'aile.

Le roi appela la reine, et une heure plus tard un héraut parcourait la ville invitant tous les pauvres à se rendre au château pour y recevoir une part du trésor royal. Quand la distribution fut faite, la statue de pierre tourna la tête, ses yeux s'ouvrirent et sa bouche prononça ces mots :

« Je n'ai fait que tenir la promesse faite au roi votre père. » Le monarque fut si heureux d'entendre de nouveau la voix de son fidèle Jean que, poussant un cri de joie, il saisit un parchemin, et signa son acte d'abdication. Alors, le coeur de la statue de pierre se mit à battre, et le fidèle Jean dit :

« Sire, ne vous dépouillez pas pour moi.

- Je ne puis faire moins pour toi que tu n'as fait pour moi », répondit le roi. Il ôta ses riches vêtements, se vêtit de guenilles et partit avec sa femme et ses enfants pieds nus et besace au dos. Le fidèle Jean tenta de le retenir, mais ses jambes de pierre le rivaient au sol, loin de son roi qui refusait de l'écouter et s'en allait. Alors la force de son amour l'emporta sur la pesanteur de la matière et l'on vit Jean, marchant sur ses jambes pétrifiées, traverser le palais, descendre le perron et se jeter aux genoux de son maître pour le supplier de ne pas partir.

« Tu es mon fidèle Jean, lui dit alors le roi. Tout ce que tu veux, je le veux », et il remonta sur son trône.

Le trésor du roi demeura vide et Jean conserva ses jambes de pierre, mais à travers le temps et à travers l'espace jamais ne régna un monarque plus heureux que celui-là, qui avait appris qu'un serviteur fidèle vaut tous les trésors du monde.

**Les frères Grimm**

# Renart et les marchands

Quand le doux temps d'été faisait place au rigoureux hiver, Renart était souvent à bout de provisions. Un de ces tristes jours de profonde disette, il sortit de Maupertuis, déterminé à n'y rentrer que les poches gonflées. D'abord il se glisse entre la rivière et le bois, et quand il est las de ses vaines recherches, il approche du chemin, s'accroupit dans l'ornière, tendant le cou d'un côté et de l'autre. Rien encore ne se présente...

Enfin il entend un mouvement de roues. C'était des marchands qui revenaient des bords de la mer, ramenant des harengs frais ; leurs paniers crevaient sous le poids des anguilles et des lamproies qu'ils avaient encore achetées, chemin faisant.

À la distance d'une portée d'arc, Renart reconnut aisément les lamproies et les anguilles. Son plan est bientôt fait : il rampe sans être aperçu jusqu'au milieu du chemin, il s'étend et se vautre, jambes écartées, dents rechignées, la langue pantelante, sans mouvement et sans haleine.

La voiture avance ; un des marchands regarde, voit un corps immobile, et appelant son compagnon :

« Je ne me trompe pas, c'est un goupil ou un blaireau.

– C'est un goupil, dit l'autre ; descendons, emparons-nous-en, et surtout qu'il ne nous échappe. »

Alors ils arrêtent le cheval, vont à Renart, le poussent du pied, le pincet et le tirent ; et comme ils le voient immobile, ils ne doutent pas qu'il ne soit mort.

« Nous n'avions pas besoin d'user de grande adresse ; mais que peut valoir sa peau ?

– Quatre livres, dit l'un.

– Dites cinq, reprend l'autre, et pour le moins ; voyez sa gorge, comme elle est blanche et fournie ! C'est la bonne saison. Jetons-le sur la charrette. »

Ainsi dit, ainsi fait. On le saisit par les pieds, on le lance entre les paniers, et la voiture se remet en mouvement.

Pendant qu'ils se félicitent de l'aventure et qu'ils se promettent de découdre, en arrivant, la robe de Renart, celui-ci ne s'en inquiète guère ; il sait qu'entre faire et dire il y a souvent un long trajet. Sans perdre de temps, il étend la patte sur le bord d'un panier, se dresse doucement, dérange la couverture, et tire à lui deux douzaines des plus beaux harengs. Ce fut avant tout pour apaiser la grosse faim qui le travaillait. D'ailleurs il ne se pressa pas, peut-être même eut-il le loisir de regretter l'absence de sel ; mais il n'avait pas intention de se contenter de si peu. Dans le panier voisin frétilaient les anguilles : il en attira vers lui cinq à six des plus belles.

Il s'agissait maintenant de quitter la voiture ; ce fut un jeu pour lui : seulement il attendit que l'ornière vînt trancher sur le vert gazon, pour se couler sans bruit et sans risque de laisser après lui les anguilles. Et cela fait, il aurait eu regret d'épargner une moquerie aux voituriers.

« Dieu vous maintienne en joie, beaux vendeurs de poisson ! leur cria-t-il. J'ai fait avec vous un partage de frère : j'ai mangé vos plus gros harengs et j'emporte vos meilleures anguilles ; mais je laisse le plus grand nombre. »

Quelle ne fut pas alors la surprise des marchands ! Ils crient : Au Goupil, au Goupil ! mais le goupil ne les redoutait guère : il avait les meilleures jambes.

« Fâcheux contretemps ! disent-ils, et quelle perte pour nous, au lieu du profit que nous pensions tirer de ce maudit animal ! Voyez comme il a dégagé nos paniers ; puisse-t-il en crever au moins d'indigestion ! »

« Tant qu'il vous plaira, dit Renart, je ne crains ni vous ni vos souhaits. »

Puis il reprit tranquillement le chemin de Maupertuis. Hermeline, la bonne et sage dame, l'attendait à l'entrée ; ses deux fils, Malebranche et Percehaie, le reçurent avec tout le respect qui lui était dû, et quand on vit ce qu'il rapportait, ce fut une joie et des embrassements sans fin.

« À table ! s'écria-t-il, que l'on ait soin de bien fermer les portes, et que personne ne s'avise de nous déranger. »

**Auteur anonyme du 13<sup>e</sup> siècle**  
*Le roman de Renart*